

HIÉRON

(Trad. Chambry)
CHAPITRE I

Comparaison de la vie du tyran et de la vie du simple particulier. Pour tous les plaisirs qui viennent de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, du goût, de l'amour, le tyran est moins bien partagé que le simple particulier.

1. — Un jour le poète Simonide rendit visite au tyran Hiéron. Comme ils étaient tous les deux de loisir, Simonide lui dit:

« Voudrais-tu bien, Hiéron, m'apprendre une chose que tu sais naturellement mieux que moi?

— Et quelle est la chose, demanda Hiéron, que je puis savoir mieux qu'un savant comme toi?

2. — Je sais, reprit Simonide, que tu as été simple particulier et que maintenant tu es un tyran. Il est donc naturel qu'ayant passé par les deux conditions, tu saches mieux que moi en quoi diffèrent la vie du tyran et celle du simple particulier sous le rapport des joies et des chagrins qui sont le lot de l'humanité.

3. — Mais pourquoi, dit Hiéron, puisque tu es encore à présent un simple particulier, ne me rappelleras-tu pas toi-même ce qui se passe dans la vie privée? Je crois qu'après cela je serais mieux à même de te montrer les différences des deux conditions. »

4. — Simonide reprit donc la parole: « En ce qui regarde les particuliers, Hiéron, je puis dire que j'ai remarqué qu'ils reçoivent du plaisir ou de la douleur des objets visibles par les yeux, des sons par les oreilles, des odeurs par le nez, du boire et du manger par la bouche, de l'amour par où nous savons tous.

5. — Quant au froid, au chaud, aux objets durs ou mous, légers ou lourds, c'est par le corps entier, ce me semble, que nous en jugeons et en recevons des impressions

HIÉRON

(Trad: Pierleoni)
CHAPITRE I

1. — Le poète Simonide se rendit un jour chez le tyran Hiéron. Comme ils étaient de loisir tous deux, Simonide lui dit: « Est-ce que tu voudrais bien, Hiéron, m'exposer en détail une question que naturellement tu connais mieux que moi ?

— Et quelle est cette question, dit Hiéron, qu'en vérité je pourrais, moi, connaître mieux que toi, un homme si savant ?

2. — Je sais, quant à moi, dit Simonide, et que tu as été un simple particulier et que maintenant tu es tyran; il est donc naturel qu'ayant l'expérience des deux conditions tu saches aussi, mieux que moi, quelle différence il y a entre la vie du tyran et celle du simple particulier en ce qui concerne les plaisirs et les peines qui en résultent pour leur personne.

3 — Pourquoi donc, de ton côté, dit Hiéron puisque encore maintenant du moins tu es un simple particulier, ne m'as-tu pas déjà rappelé ce qu'on trouve dans la vie d'un particulier ? Car ainsi, je pense que je pourrais très bien, quant à moi, te montrer les différences de l'une et l'autre condition.

4. — Simonide parla donc en ces termes: « les particuliers, certes — je crois, Hiéron, l'avoir remarqué quant à moi — reçoivent du plaisir ou de la douleur, des spectacles par les yeux, des sons par les oreilles, des odeurs par le nez, des aliments et des boissons par la bouche et de l'amour nous savons tous évidemment par où.

5. — En ce qui concerne le froid, la chaleur, la dureté, la mollesse, la pesanteur et la légèreté, je crois que c'est par tout le corps, dit-il, que nous en jugeons et que nous en éprouvons soit

agréables ou pénibles. Pour les biens et les maux, c'est tantôt, je crois, par l'âme seule que nous en ressentons du plaisir ou de la peine, tantôt par l'âme et le corps ensemble.

6. — Il me paraît que le sommeil aussi nous procure des sensations agréables, mais comment par quoi et quand, j'avoue que sur ces questions je suis plutôt ignorant. Peut-être ne faut-il pas s'en étonner, si nos sensations sont dans la veille plus distinctes que dans le sommeil.

7. — Pour ma part répondit Hiéron, en dehors des sensations que tu viens de dire, Simonide, je ne saurais dire quelle autre le tyran peut éprouver, en sorte que jusqu'à présent je ne vois pas que la vie d'un tyran diffère en quoi que ce soit de la vie d'un particulier.

8. — Elle en diffère en ceci, reprit Simonide, que le tyran reçoit par chacun de ces sens des plaisirs infiniment plus grands et des peines beaucoup moins grandes.

— Il n'en est pas ainsi, Simonide répliqua Hiéron; sache bien que les tyrans ont beaucoup moins de plaisirs que les particuliers qui vivent dans la médiocrité, et qu'ils ont des peines plus nombreuses et plus grandes.

9. — Ce que tu dis est incroyable, repartit Simonide. S'il en était ainsi, pourquoi la tyrannie serait-elle convoitée par tant de gens, et des gens qui passent pour être très capables? Pourquoi les tyrans seraient-ils envies de tout le monde ?

10. — C'est que, par Zeus, dit Hiéron, on examine la question, sans avoir passé par l'une et l'autre condition. Je vais essayer de te prouver que je dis la vérité. Je commence par la vue, puisque c'est par là, si je me souviens bien, que tu as commencé toi-même.

11. — Tout d'abord, à propos des objets qui frappent les yeux, je trouve, en y réfléchissant, que les tyrans sont les plus mal partagés. Chaque pays a ses raretés qui méritent d'être vues. Pour les voir, les particuliers se rendent dans telles villes qu'ils veulent, et dans les fêtes publiques où ils croient trouver réunies les

du plaisir, soit de la douleur. Quant aux biens et aux maux, c'est tantôt par l'âme seule, me semble-t-il, que nous en éprouvons du plaisir ou de la douleur et tantôt aussi par l'âme et par le corps à la fois.

6. — Quant au sommeil, qu'il nous procure du plaisir, je crois m'en apercevoir, mais comment et par où et quand, sur cette question je crois, dit-il, que je suis plutôt ignorant. Et sans doute n'y a-t-il là rien d'étonnant, puisque l'état de veille nous procure des sensations plus nettes que le sommeil.

7. — Hiéron lui répondit donc: « Eh bien! Simonide, pour ma part, en dehors de ce que toi du moins viens de dire, je ne saurais même pas dire comment le tyran pourrait éprouver une autre sensation, si bien que, jusqu'à présent tout au moins, je ne sais s'il existe quelque différence entre la vie du tyran et la vie du particulier. »

8. — Alors, Simonide lui dit: « Eh bien! voici en quoi consiste cette différence: le tyran goûte des plaisirs bien plus grands par chacun de ses sens, tandis qu'il a des peines bien plus faibles. »

Alors, Hiéron lui dit: « Ce n'est pas cela, Simonide, au contraire, sache-le bien, les tyrans goûtent des plaisirs bien moindres que les particuliers qui mènent une existence sans excès, tandis qu'ils éprouvent des chagrins bien plus nombreux et plus grands.

9. — C'est une chose incroyable que tu dis là, répondit Simonide. Si, en effet, il en était ainsi, comment y aurait-il beaucoup d'aspirants à la tyrannie et cela parmi les gens qui passent pour les plus capables ? Comment se ferait-il que tout le monde porte envie aux tyrans ?

10. — Par Zeus, dit Hiéron, parce que c'est sans avoir l'expérience des deux réalités qu'on examine la question. Pour moi, je tâcherai de t'apprendre que je dis vrai en commençant par la vue car c'est par là que toi aussi, je crois me le rappeler, tu as commencé ton discours.

11. — « Tout d'abord, en effet, en ce qui concerne les spectacles que nous procurent la vue, quand je réfléchis, je trouve que les tyrans sont dans un état d'infériorité. Il existe, en vérité, des choses, les unes dans un pays, les autres dans un autre, qui méritent d'être vues. Toutes ces choses font que les particuliers se rendent et dans les

choses les plus curieuses à voir.

12. — Or les tyrans ne se soucient guère de ces fêtes; car il ne serait pas sûr pour eux d'aller où ils ne seraient pas plus forts que la foule, et leurs affaires ne sont pas, chez eux, assez solides pour qu'ils puissent les confier à d'autres et s'en aller en voyage. Ils auraient à craindre de perdre leur pouvoir et d'être dans l'impossibilité de se venger de ceux qui les auraient dépouillés.

13. — Tu me diras peut-être que ces sortes de plaisirs viennent à eux sans qu'ils aient à quitter leur résidence. Oui, par Zeus, Simonide; mais il leur en vient fort peu, et ces plaisirs tels quels, on les fait payer si cher aux tyrans que ceux qui leur font voir la moindre curiosité prétendent, en les quittant, recevoir d'eux en peu de temps beaucoup plus qu'ils ne reçoivent du reste des hommes dans tout le cours de leur vie. »

14. — Simonide répondit: « Mais si vous êtes mal partagés pour la vue, vous avez certainement l'avantage du côté de l'ouïe, puisque la musique la plus douce, la louange, ne vous manque jamais: tous ceux qui vous entourent louent tout ce que vous dites, tout ce que vous faites. Quant au bruit le plus pénible à entendre, l'injure, il ne frappe jamais vos oreilles; car personne ne se risque à blâmer un tyran en sa présence.

15. — Comment peux-tu penser, repartit Hiéron, qu'un tyran se réjouisse de n'entendre dire aucun mal de lui, quand on sait pertinemment que ces gens silencieux ne nourrissent contre lui que de mauvais desseins; et quel plaisir crois-tu qu'il prenne à s'entendre louer, quand il soupçonne que ces louanges sont dictées par la flatterie ?

16. — Je suis, par Zeus, répondit Simonide, absolument de ton avis: les louanges les plus

viles où il veulent, à cause des spectacles, et aux grandes solennités religieuses, où ce qui paraît mériter le plus d'être vu est rassemblé pour les spectateurs.

12. — Les tyrans, eux, ne s'occupent pas du tout de ces voyages de distraction. Pour eux, en effet, il n'est pas sur d'aller là où ils ne doivent pas être plus forts que les assistants et chez eux leurs affaires ne sont pas assez solidement établies pour qu'ils puissent les confier à d'autres et partir en voyage. Ils ont, en effet, à craindre à la fois d'être dépouillés du pouvoir et de se trouver impuissants à se venger de ceux qui leur auront fait du tort.

13. — Cela étant, tu diras peut-être, de ton côté: « Mais, à ce qu'il paraît, les plaisirs de cette sorte viennent aux tyrans, même s'ils demeurent chez eux. » Oui, par Zeus, Simonide, mais ils viennent en petit nombre, alors qu'il en existe beaucoup et, tels qu'ils sont, on les vend cher aux tyrans; c'est au point que ceux qui leur font voir la moindre bagatelle ont la prétention de les quitter après en avoir reçu en peu de temps bien plus qu'ils ne reçoivent durant toute leur vie du reste des hommes. »

14. — Alors Simonide lui répondit: « Mais si, pour les spectacles, vous êtes en état d'infériorité, du côté de l'ouïe vous avez certainement l'avantage, puisque ce que l'on entend avec le plus de plaisir, à savoir la louange, est une chose dont vous ne manquez jamais. Tout votre entourage, en effet, loue tout ce que vous dites et tout ce que vous faites. Au contraire, ce qu'il y a de plus pénible à entendre, à savoir l'injure, vous ne l'entendez jamais. Personne, en effet, ne consent à décrier un tyran en sa présence. »

15. — Alors Hiéron lui répondit: « Et quel plaisir, crois-tu, font au tyran ceux qui ne disent pas du mal de lui quand on sait d'une manière sûre que ces gens qui se taisent nourrissent tous de mauvaises pensées contre lui ? ou bien quel plaisir lui font, penses-tu, ceux qui le louent, quand il les soupçonne de lui adresser des louanges par flatterie ? »

16. — Alors Simonide lui répondit: « Par Zeus, Hiéron, voilà un point, certes, que je te concède

agréables sont celles des hommes les plus libres; mais il y a, sais-tu, quelque chose que tu ne persuaderas à personne, c'est que vous ne trouviez pas plus de jouissances que les autres dans les plaisirs de la table.

17. — Je sais, Simonide, répliqua Hiéron, que la plupart des gens se figurent que nous avons plus de plaisir à boire et à manger que les particuliers, parce qu'ils pensent qu'ils auraient plus d'agrément à manger les mets de notre table que ceux qu'on leur sert; car c'est ce qui sort de l'ordinaire qui procure du plaisir.

18. — C'est pour cela même que tout le monde attend avec joie les jours de fête, exceptés les tyrans: leur table toujours servie avec abondance ne leur offre aucun extra les jours de fête. Ainsi, et tout d'abord, pour cette douceur de l'attente ils sont au-dessous des particuliers.

19. — Ensuite, ajouta-t-il, je n'ai pas à t'apprendre, tu le sais par expérience, que, plus le superflu abonde en un repas plus la satiété vient vite, en sorte que, pour la durée du plaisir aussi, celui dont la table est servie à profusion est moins bien partagé que celui qui suit un régime modéré.

20. — Mais, par Zeus, poursuivit Simonide, tout le temps que l'appétit dure, ceux qui ont des tables somptueusement servies ont bien plus de plaisir que ceux qui n'ont qu'une table frugale.

21. — Ne crois-tu pas, Simonide, répondit Hiéron, que plus on prend de plaisir à une chose, plus elle a d'attraction?—Si, répliqua-t-il —Or remarques-tu que les tyrans s'approchent de leur table avec plus d'empressement que les particuliers de la leur?
—Non, par Zeus, répondit-il, non pas; on pourrait souvent croire au contraire qu'ils y vont avec plus de dégoût.

22. — Mais quoi ! reprit Hiéron, as-tu remarqué, à la table des tyrans, cette variété de

entièrement; ce sont les louanges qui viennent des hommes les plus libres qui sont les plus agréables; mais, vois-tu, il y a du moins une chose que tu ne saurais plus persuader à aucun homme, c'est que les aliments dont nous autres hommes faisons notre nourriture ne nous procurent pas bien plus de plaisirs. »

17. — « Simonide, répondit Hiéron, je sais en vérité ce qui fait juger à la plupart des gens que nous trouvons plus de plaisir que les particuliers à boire et à manger: ils s'imaginent qu'eux-mêmes trouveraient plus de plaisir aux mets qu'on sert chez nous qu'à ceux qu'on sert chez eux. C'est, en effet, ce qui sort de l'ordinaire qui procure du plaisir.

18. — Voilà la raison qui fait que tout le monde attend avec joie les jours de fête, à l'exception des tyrans. Leur table, en effet, toujours servie avec abondance, ne comporte, les jours de fête, aucun supplément. Ainsi, c'est d'abord pour cette douceur de l'attente qu'ils sont dans un état d'infériorité par rapport aux particuliers.

19. — Ensuite, dit-il, je sais bien que ton expérience à toi aussi te l'apprend: plus on se fait servir de mets superflus et plus vite survient la satiété de la nourriture. Par conséquent, pour ce qui est de la durée du plaisir également, celui qui se fait servir de nombreux mets se trouve dans un état d'infériorité par rapport à ceux qui usent d'un régime sans excès. »

20.— « Mais, par Zeus, dit Simonide, aussi long. temps que l'appétit le permet, alors le plaisir est bien plus grand pour ceux qui se nourrissent de festins coûteux que pour ceux qui se font servir des mets simples.

21. — Ne crois-tu pas, Simonide, dit Hiéron, que chaque fois qu'on prend un très grand plaisir à une chose, on éprouve aussi pour elle une passion extrême. — Parfaitement. —Vois-tu donc que les tyrans aient plus de plaisir à s'approcher des mets qui leur sont préparés que n'en ont les particuliers à s'approcher des leurs ? —Non, par Zeus, loin de là; je dirai même qu'ils ont plus de dégoût, d'après l'impression qu'ils peuvent donner à bien des gens.

22. — Eh bien! donc, dit Hiéron, as-tu remarqué ces nombreux assaisonnements que

mets apprêtés avec des sauces aigrettes, piquantes, acerbés et autres du même genre?— Oui, certes, répondit Simonide, et je les crois même fort contraires à la nature de l'homme.

23. — Et ne penses-tu pas, continua Hiéron, que, si l'on fait de tels apprêts, c'est pour satisfaire un goût affaibli et corrompu par les délices? car je sais bien, moi, et toi aussi sans doute, que, si l'on a bon appétit, on n'a besoin d'aucun de ces artifices.

24. — Pour les essences précieuses dont vous vous parfumez, je crois, continua Simonide, que ceux qui vous approchent en jouissent plus que vous-mêmes, de même que ceux qui ont mangé des aliments qui gâtent l'haleine ne s'en aperçoivent pas, mais bien ceux qui les approchent.

25. — C'est bien cela, dit Hiéron, et nous pouvons ajouter que celui qui a toujours devant lui des mets de toute espèce ne touche à aucun avec appétit; c'est celui qui ne mange que rarement d'un plat qui s'en donne à coeur joie, quand on le lui présente.

26. — Il se pourrait, dit Simonide, que les plaisirs de l'amour fussent la seule cause pour laquelle vous aspirez à la tyrannie; car, une fois devenus tyrans, vous pouvez choisir, pour en jouir, ce qu'il y a de plus beau.

27. — C'est justement en cela, dit Hiéron, je puis te l'affirmer, que les particuliers ont l'avantage sur nous. S'agit-il de mariage, c'est celui que l'on contracte dans une famille plus riche et plus puissante que soi qui paraît être le plus beau et procurer au marié de l'honneur et du plaisir. Après cela, c'est le mariage entre égaux; le mariage avec des inférieurs est considéré comme tout à fait dégradant et désavantageux.

28. — Or le tyran, à moins d'épouser une étrangère, doit se marier au-dessous de lui, et il n'y a guère là de quoi le satisfaire. Les soins qu'on reçoit des femmes les plus fières sont de beaucoup ceux qui causent le plus de joie; ceux qui viennent d'une esclave nous laissent insensibles, et, si elle y manque, excitent en

l'on sert aux tyrans, relevés, piquants, acides et d'autres du même genre? — Parfaitement, dit Simonide, et ils me paraissent, certes, tout à fait contraires à la nature humaine.

23. — Crois-tu donc, dit Hiéron, que ces plats soient autre chose que les désirs d'un goût amolli et corrompu? Je sais bien, en effet, pour ma part, que les gens qui mangent avec plaisir—et tu le sais, toi aussi, sans doute— n'ont nul besoin de ces artifices.

24. — Assurément, dit Simonide, pour ces essences précieuses dont vous vous parfumez, ceux qui vous approchent en jouissent, je crois, plus que vous-mêmes, exactement comme les odeurs désagréables sont senties, non pas par celui qui a mangé les aliments, mais plutôt par ceux qui l'approchent.

25. — C'est tout à fait cela, reprit Hiéron, et je dirai, pour les aliments, que celui qui en a toujours de toutes sortes n'en prend aucun avec appétit; mais celui qui est privé de quelque plat, c'est celui-là qui s'en rassasie avec joie quand on le lui présente.

26. — Ce sont peut-être, dit Simonide, les seules jouissances amoureuses qui vous font aspirer à la tyrannie, car, une fois parvenus à cet état, tout ce que vous voyez de plus beau vous avez la possibilité de vous unir à lui.

27. — Tu viens justement, dit Hiéron, d'indiquer le point sur lequel en vérité, sache-le bien, nous sommes le plus en état d'infériorité par rapport aux particuliers. C'est d'abord, en effet, le mariage que l'on contracte dans une famille plus riche et plus puissante qui passe pour être le plus beau et procurer au marié un honneur accompagné de plaisir. Celui qui vient après, c'est le mariage entre égaux. Quant à celui que l'on contracte dans une famille de condition plus basse, il est jugé tout à fait dépourvu d'honneur et d'avantages.

28. — Or, à moins de se marier avec une étrangère, le tyran doit nécessairement contracter mariage dans une famille qui lui est inférieure, de sorte que, pour lui, il n'en résulte pas du tout de satisfaction. En outre, les soins qui viennent des femmes les plus fières sont de beaucoup les plus désagréables. Quant à ceux

nous de violents dépit et déplaisirs.

29. — S'agit-il des plaisirs que donnent les mignons, le tyran y trouve encore bien moins son compte que dans ses rapports avec les femmes. Nous savons tous que les plaisirs que l'amour assaisonne l'emportent de beaucoup sur les autres.

30. — Mais l'amour ne se résout guère à loger chez le tyran. Ce n'est pas le désir des jouissances toutes prêtes, mais des jouissances qu'on espère, qui ravit le cœur; et, comme on ne prendrait aucun plaisir à boire, si l'on n'avait pas soif, de même celui qui ignore l'amour ignore les plaisirs les plus doux. »

31. — Ainsi parla Hiéron. Simonide se mit à rire et reprit: « Que dis-tu, Hiéron ? Tu prétends que l'amour des garçons n'a point de place dans l'âme d'un tyran? D'où vient donc que tu aimes Daïloque, surnommé le beau garçon?

32. — Par Zeus, Simonide, répondit-il, ce que je désire le plus, ce n'est pas la faveur toute prête que je crois pouvoir obtenir de lui, mais celle que la condition du tyran lui interdit presque d'obtenir.

33. — J'aime en effet Daïloque pour certaines choses que la nature sans doute pousse l'homme à demander à ceux; qui sont beaux, mais ces choses que je désire, c'est de son amitié et de son plein gré que je désire vivement les obtenir; mais de les lui ravir de force, je ne m'en sens pas plus le désir que de me faire du mal à moi-même.

34. — Prendre quelque chose à l'ennemi malgré lui, c'est, à mon sens, le plus grand des plaisirs. Pour les faveurs des jeunes garçons, les plus douces, à mon avis, sont celles qu'ils accordent volontairement.

35. — Quel plaisir, par exemple, d'échanger des regards avec un ami qui vous paye de retour ! quel charme dans ses questions ! quel charme dans ses réponses I même les querelles et les brouilles sont pleines de douceurs et d'attraits.

que rendent les esclaves, lorsqu'on les reçoit, ils ne vous satisfont nullement; mais, s'ils font quelque peu défaut, ils suscitent des colères et des chagrins violents.

29. — S'il s'agit des plaisirs que procurent les mignons, le tyran goûte encore moins de jouissances que s'il s'agit des plaisirs qui tendent à la procréation. En effet, les plaisirs qui s'accompagnent d'amour ont un charme tout particulier, nous le savons tous, sans doute.

30. — Mais l'amour est de beaucoup le sentiment qui consent le moins à loger dans le cœur du tyran. Ce n'est pas dans la recherche des plaisirs tout prêts que l'amour trouve sa joie mais dans celle des plaisirs espérés. Un homme qui ignorerait la soif ne saurait trouver du plaisir à boire et de même celui qui ignore l'amour ignore les plus douces jouissances. »

31.— Telles furent donc les paroles d'Hiéron. Simonide se mit à rire et lui répondit: « Que dis-tu Hiéron ? Tu affirmes que l'amour des mignons ne naît pas dans l'âme du tyran ? Comment se fait-il pourtant que toi tu aimes Daïlochos, surnommé le Très Beau ?

32. — Par Zeus, Simonide, dit-il, ce que je désire le plus, ce n'est pas la faveur toute prête que je pense obtenir de lui mais celle qu'il appartient le moins à un tyran de se procurer.

33. — Pour moi, en effet, vois-tu. j'aime Daïlochos précisément pour ce que la nature contraint sans doute l'homme à demander à ceux qui sont beaux mais ce que je désire obtenir, c'est de son amitié et de son consentement que je souhaite ardemment l'obtenir; quant à le lui prendre de force, je crois que je le souhaiterais moins que de me faire du mal à moi-même.

34. — Prendre, en effet quelque chose à l'ennemi contre son gré, c'est, pour moi, ce que je juge de plus agréable au monde; mais, pour les mignons, je considère que les faveurs qu'ils accordent volontiers sont les plus douces.

35. — Par exemple, quand l'aimé vous paie de retour, on trouve de la douceur dans ses regards, de la douceur dans ses questions, de la douceur dans ses réponses, et même une douceur et un charme extrêmes dans les querelles et les brouilles.

36. — Mais jouir d'un mignon malgré lui, c'est pour moi de la piraterie plutôt que de l'amour. Le pirate au moins trouve du plaisir dans le gain qu'il obtient, dans le dommage qu'il cause à l'ennemi; mais se faire à tourmenter celui qu'on aime, se faire haïr en l'aimant, le dégoûter par ses attouchements, n'est-ce pas une chose cruelle et pitoyable.

37. — Pour le particulier, il a tout de suite la preuve, quand l'objet aimé a pour lui quelque complaisance, que c'est à l'amour qu'il la doit, parce qu'il sait que rien ne contraint le bien-aimé à lui céder; mais le tyran n'a jamais le droit de se croire aimé.

38. — Nous savons en effet que ceux qui se prêtent à nos désirs, parce qu'ils nous craignent, contrefont le plus qu'ils peuvent les complaisances de l'amour. Cependant, personne ne tend plus de pièges aux tyrans que ceux qui feignent de les aimer le plus sincèrement. »

Chapitre II

Les avantages de la paix sont moins grands et les maux de la guerre sont plus grands pour les tyrans que pour les simples particuliers.

1. — A ce discours Simonide répondit : « vraiment tout ce que tu viens de dire a bien peu d'importance à mes yeux. Je vois en effet, poursuivit-il, bien des gens estimés se restreindre volontairement sur le manger, le boire, la bonne chère et même s'abstenir des plaisirs de l'amour.

2. — Mais voici en quoi vous l'emportez de beaucoup sur les particuliers, c'est que vous formez de grands projets et que vous les exécutez rapidement, que vous avez quantité d'objets de luxe, que vous possédez des chevaux de qualité supérieure, des armes d'une beauté sans égale, des bijoux uniques pour vos femmes, de magnifiques palais décorés des meubles les plus précieux, que vous avez en outre une foule de serviteurs distingués par leurs talents, et que vous êtes, plus que personne, en état de faire du mal à vos ennemis et du bien à vos amis. »

36. — Mais jouir des mignons malgré eux, je trouve, quant à moi, que cela ressemble plutôt à de la piraterie qu'à de l'amour. Et encore le pirate trouve-t-il un certain plaisir à faire un profit et à affliger son ennemi. Mais quand on aime quelqu'un se faire à l'affliger, quand on a de pour lui, s'en faire détester et l'importuner si on le touche, n'est-ce pas dès lors un malheur cruel et déplorable ?

37. — Et, en effet, le particulier, certes, a tout de suite la preuve, quand l'aimé se prête quelque peu à ses désirs, que c'est par affection qu'il lui est agréable; car le particulier sait que l'aimé ne cède à aucune contrainte; mais le tyran ne peut jamais croire qu'on a de l'affection pour lui.

38. — Nous savons en effet, vois-tu, que ceux qui cèdent par crainte imitent le plus qu'ils peuvent les complaisances inspirées par l'affection. Et d'ailleurs, nul ne tend plus de pièges aux tyrans que ceux qui font le plus semblant de les aimer. »

Chapitre II

1.— Simonide lui répondit: « Eh bien! je trouve, quant à moi, que c'est vraiment peu de chose que ce que tu dis. J'en vois, en effet, beaucoup, quant à moi, qui passent pour être des hommes et qui se restreignent volontairement sur la nourriture, la boisson et les spectacles et même s'abstiennent des plaisirs de l'amour.

2. — Mais voici, en tout cas, ce qui fait votre grande supériorité sur les particuliers: vous concevez de grands projets, vous les exécutez rapidement, vous avez le superflu en abondance, vous possédez des chevaux d'une qualité supérieure, des armes d'une beauté supérieure, des parures extraordinaires pour vos femmes, des demeures tout à fait magnifiques et encore remplies des meubles les plus précieux, vous possédez en outre des serviteurs distingués par leur caractère et par leurs talents, vous êtes les plus capables de faire du mal à vos ennemis et de rendre service à vos amis. »

3. — Hiéron lui répondit: « Que la tyrannie, Simonide, en impose au vulgaire, je ne m'en étonne pas; car c'est surtout par les yeux que la foule me paraît juger du bonheur ou du malheur des gens.

4. — Or la tyrannie déploie pour les étaler à tous les yeux les biens que l'on croit d'un grand prix; mais les tyrans renferment les peines au fond de leur âme, où résident en effet le bonheur et le malheur des hommes.

5. — Que ce soit là un mystère pour la multitude, je l'ai déjà dit, je ne m'en étonne pas; mais que vous l'ignoriez, vous qui passez pour mieux voir la plupart des choses avec votre esprit qu'avec vos yeux, cela me paraît surprenant.

6. — Pour moi, je sais pertinemment par expérience et je t'assure, Simonide, que ce sont les tyrans qui ont la plus petite part aux plus grands biens, et la plus large aux plus grands maux.

7. — Si la paix, par exemple, paraît être un grand bienfait pour les hommes, ce sont les tyrans qui en jouissent le moins; et si la guerre est un grand mal, c'est à eux qu'en revient la plus grande part.

8. — Tout d'abord, les particuliers, à moins que l'État ne soutiennent une guerre où ils sont tous obligés de prendre part, peuvent aller où ils veulent sans avoir à craindre d'être tués, tandis que les tyrans sont tous et partout en pays ennemi. Aussi croient-ils nécessaire d'être constamment armés et de mener partout avec eux des gardes du corps.

9. — Ensuite les particuliers vont-ils en guerre dans un pays ennemi, ils ne sont pas plus tôt de retour chez eux qu'ils se croient en sûreté, au lieu que les tyrans, quand ils rentrent dans leur ville savent que c'est alors qu'ils sont environnés de plus d'ennemis

3. — Hiéron lui répondit: « Eh bien! que la multitude se laisse abuser complètement par la tyrannie, je ne m'étonne pas du tout, car c'est surtout d'après ce qu'elle voit que la foule me paraît juger si les gens sont heureux ou malheureux.

4. — Or, la tyrannie, quand il s'agit des biens auxquels on attache une grande valeur, les présente à tout le monde déployés pour qu'on les contemple; quant aux peines, c'est dans l'âme des tyrans qu'elle les tient cachées, là où précisément résident et le bonheur et le malheur des hommes.

5. — Ainsi donc, que ce point échappe à la multitude, comme je l'ai dit, cela ne m'étonne pas. Mais que vous aussi vous l'ignoriez, vous qui passez pour voir la plupart des choses par l'intelligence mieux que par les yeux, voilà qui me paraît étonnant.

6. — Pour moi, qui en ai fait l'expérience, je le sais bien, Simonide, et je te l'affirme: il revient aux tyrans la plus petite part des plus grands biens et ils ont pour eux le plus grand nombre des plus grands maux.

7. — « Si par exemple, la paix passe pour être un grand bien pour l'humanité, ce sont les tyrans qui en jouissent le moins et si la guerre est un grand mal, ce sont les tyrans qui en prennent la plus grande part.

8. — Tout d'abord, en effet les particuliers, à moins que leur pays tout entier ne soit en guerre, ont la possibilité d'aller où ils veulent sans craindre d'être tués: les tyrans, au contraire, marchent tous, en tout lieu, comme en pays ennemi. Ce qu'il y a de sûr du moins, c'est qu'ils jugent nécessaire de passer leur vie en armes et d'emmener toujours et partout avec eux d'autres hommes qui portent des armes.

9. — Ensuite, même s'il arrive aux particuliers de faire une expédition en pays ennemi, du moins, quand ils reviennent chez eux, ils pensent être en sécurité. Au contraire, quand les tyrans retournent dans leur pays, c'est alors qu'ils se savent entourés du plus grand nombre d'ennemis.

10. — La ville est-elle attaquée par un ennemi supérieur, Les citoyens inférieurs en nombre peuvent bien se sentir en danger hors des remparts, mais, quand ils sont rentrés dans leurs fortifications, ils se croient tous en sûreté; le tyran, au contraire, a beau franchir les portes de son palais, il n'est pas à l'abri du danger; c'est là justement qu'il croit avoir le plus besoin de se tenir sur ses gardes.

11. — Ensuite, à la faveur d'une trêve ou de la paix, la guerre cesse pour les particuliers; mais le tyran n'est jamais en paix avec ceux qui vivent sous sa domination, et il ne peut compter sur aucune trêve pour lui assurer la tranquillité.

12. — Il y a les guerres que les États se font entre eux, il y a celles que les tyrans font contre les peuples qu'ils oppriment. Or les malheurs qu'entraînent celles de ces guerres qui se font entre les États atteignent également les tyrans.

13. — Les uns comme les autres sont forcés d'être en armes, de se garder, d'affronter le danger, et s'ils éprouvent quelque revers, ils en sont pareillement affligés;

14. — jusque-là les guerres ont les mêmes effets sur les uns et les autres. Mais les joies qu'ont les États en guerre contre d'autres États, sont refusées aux tyrans.

15. — Quand un État a remporté la victoire sur ses adversaires, il est difficile d'exprimer la joie que les vainqueurs éprouvent à mettre en déroute leurs ennemis, celle qu'ils éprouvent à les poursuivre celle qu'ils éprouvent à les tuer. Comme ils sont fiers de leur prouesse ! quelle gloire éclatante ils en retirera I comme ils sont heureux à la pensée qu'ils ont agrandi leur patrie .

16. — Chacun prétend avoir eu part à la délibération et avoir tué le plus d'ennemis. Il est difficile d'en trouver qui ne surfassent pas leurs exploits; ils se vantent d'avoir tué plus d'ennemis qu'il n'y en a réellement de morts, tant la grande victoire leur semble belle .

17. — Mais quand le tyran a conçu des soupçons, qu'il a découvert que l'on conspire

10. — Si, en outre, un ennemi supérieur en force attaque la ville, les gens qui, se trouvant en dehors des remparts, lui sont inférieurs, se jugent en danger; mais, du moins, une fois à l'intérieur du retranchement, ils pensent tous être en sécurité. Au contraire, même quand le tyran a pénétré à l'intérieur de sa demeure, il ne se trouve pas à l'abri du danger, mais c'est alors, vois-tu, qu'il croit devoir se tenir le plus sur ses gardes.

11. — Ensuite les particuliers, soit à la suite d'une trêve, soit à la suite d'une paix, voient la guerre prendre fin pour eux; les tyrans, au contraire, ne sont jamais en paix avec ceux qui subissent leur tyrannie; jamais le tyran ne saurait se fier à une trêve et être tranquille.

12. — En outre, il y a, vois-tu, les guerres que se font les États et celles que les tyrans font aux peuples assujettis par la force. Naturellement, tous les inconvénients que comporte la guerre entre États existe aussi dans la guerre faite par le tyran.

13. — Dans un cas comme dans l'autre en effet, il faut être en armes, se tenir sur ses gardes et courir des dangers; et si la défaite entraîne un malheur, c'est une source de chagrins pour les uns comme pour les autres.

14. — Jusqu'ici, donc, ces deux sortes de guerre se valent. Mais les satisfactions qu'ont ceux qui défendent leur cité contre d'autres cités n'existent plus pour les tyrans.

15. — Lorsqu'en effet les citoyens ont dans une bataille la supériorité sur leurs adversaires, il n'est pas facile d'exprimer la joie qu'ils ressentent à mettre les ennemis en fuite, leur joie à les poursuivre, leur joie à tuer les ennemis, la fierté qu'ils conçoivent de leur prouesse, la gloire éclatante qu'ils en retirent et le plaisir qu'ils éprouvent à l'idée d'avoir accru la puissance de leur patrie.

16. — Chacun se donne l'air d'avoir participé à l'élaboration du plan et d'avoir tué le plus grand nombre d'ennemis et il est difficile de trouver des cas où ils n'aillent point jusqu'à s'attribuer faussement quelque exploit et à prétendre avoir tué plus d'ennemis qu'il n'en est mort réellement, tant il leur paraît beau de remporter une grande victoire.

17. — Quand, au contraire, le tyran a des soupçons sur certains ou, encore, quand il

réellement contre lui et qu'il a mis à mort les conspirateurs, il sait qu'il n'agrandira pas la cité, il sait qu'il diminuera le nombre de ses sujets; aussi ne peut-il être joyeux, ni se glorifier de son ouvrage; il l'atténue au contraire autant qu'il peut, et, tout en agissant, il se défend d'avoir fait une action injuste, tant il est vrai que lui-même ne trouve rien d'honorable dans sa conduite .

18. — Et quand il a fait mettre à mort ceux qu'il craignait, loin d'être plus tranquille, il devient plus défiant encore qu'auparavant. Telle est la guerre que le tyran soutient pendant toute sa vie, comme mon exemple le fait voir.
»

CHAPITRE III

1. — « Considère à présent l'amitié et vois celle que les tyrans ont en partage. Mais d'abord l'amitié est-elle un grand bien pour les hommes ? C'est ce qu'il faut examiner.

2. — Quand un homme est aimé, ses amis sont charmés de sa présence, charmes de lui faire du bien; absent, ils le regrettent; est-il de retour, ils l'accueillent avec allégresse, ils se réjouissent ensemble de son bonheur et lui viennent tous en aide, s'ils le voient en butte à quelque infortune.

3. — Les États eux-mêmes n'ignorent pas que, de tous les biens, l'amitié est le plus grand et le plus doux pour l'homme. En tout cas, il est admis dans beaucoup de cités que seuls les adultères peuvent être tués impunément, et la raison en est évidente, c'est qu'on pense qu'ils détruisent l'affection des femmes pour leur mari

4. — Qu'une femme ait été prise accidentellement par un autre homme, son mari ne l'estimera pas moins pour cela, si sa tendresse lui paraît n'avoir reçu aucune atteinte.

5. — Pour moi, je regarde comme un si grand bonheur d'être aimé que je crois que les biens viennent réellement d'eux-mêmes à l'homme aimé, et de chez les dieux et de chez les

découvre qu'ils conspirent réellement, et les fait périr, il est sûr qu'il n'accroît pas la puissance de l'État tout entier, il sait qu'il diminuera le nombre de ses sujets, il ne peut pas être content et il ne se glorifie pas de son acte, mais il atténue autant que possible ce qui s'est passé et, tout en agissant, il se défend d'avoir commis une injustice. Ainsi lui-même juge que sa conduite n'est pas belle.

18. — Puis une fois qu'ont péri tous ceux qu'il redoutait, loin d'en être plus tranquille, il redouble de précautions. C'est donc une guerre que le tyran soutient sans cesse, telle que, moi, je le décris.

CHAPITRE III

1. — « Quant à l'amitié, en revanche, considère attentivement comment les tyrans y ont part. Mais d'abord, l'amitié est-elle un grand bien pour les hommes ? Examinons ce point.

2. — « Quand un homme est aimé, n'est-il pas vrai ? ceux qui l'aiment ont du plaisir à le voir près d'eux et du plaisir à lui faire du bien; ils éprouvent du regret de son absence; c'est avec un grand plaisir qu'ils l'accueillent à son retour; ils se réjouissent tous de son bonheur et ils lui viennent tous en aide s'ils le voient tomber dans quelque malheur.

3. — Les États, eux non plus, n'ignorent certes pas que l'amitié est le bien le plus grand et le plus doux pour l'humanité. Ce qui est sûr, du moins, c'est que les adultères sont les seuls, selon l'usage d'un grand nombre d'États, que l'on tue impunément, pour cette raison, évidemment, qu'on juge qu'ils détruisent l'affection des femmes pour leurs maris;

4. — car, en vérité, lorsqu'une femme a subi accidentellement les attentions d'un autre homme, son mari ne l'en estime pas moins, si toutefois il lui semble que son affection pour lui est restée intacte.

5. — Pour moi, je regarde comme un bonheur si grand d'être aimé que je trouve que les bienfaits viennent réellement d'eux-mêmes à celui que l'on aime et de la part des dieux et de la part des

hommes.

6. — Mais ce bien si précieux, personne n'en jouit moins que les tyrans. Si tu veux, Simonide, te convaincre que je dis vrai, considère les choses de ce point de vue.

7. — « Les amitiés qui semblent les plus stables sont, n'est-ce pas? celles des parents pour leurs enfants, des enfants pour leurs parents, des frères pour leurs frères, des femmes pour leurs maris, et des camarades pour leurs camarades.

8. — Si tu veux bien y réfléchir, tu trouveras ces amitiés très fortes chez les particuliers, tandis que parmi les tyrans tu trouveras beaucoup de pères qui ont tué leurs enfants, beaucoup qui ont été tués par eux, beaucoup de frères qui se sont entre-tués pour un trône beaucoup de tyrans qui ont été égorgés par leur femme ou par des camarades dont ils se croyaient tendrement aimés. Si donc ceux que la nature dispose et que la loi contraint à nourrir pour les tyrans la plus grande affection ont pour eux une telle haine, quelle apparence y a-t-il que d'autres les chérissent?

CHAPITRE IV

1. — Le tyran ne peut se fier à personne. Au lieu de le venger, on honore ses meurtriers. Le tyran jalouse les richesses d'autres tyrans. Il est toujours pauvre, parce qu'il a toujours besoin d'argent.

2. — « Parlons de la confiance. Si l'on en manque presque entièrement, on est infailliblement privé d'un grand bien. Quel charme peut-on trouver dans la société, si l'on n'y est pas en confiance? quelle douceur dans l'union de l'homme et de la femme, s'ils se défient l'un de l'autre? Comment le serviteur pourrait-il plaire, s'il n'inspirait pas confiance? Or, à l'égard de la confiance, le tyran est le plus mal partagé de tous. Toute sa vie, il suspecte ce qu'il mange et ce qu'il boit, et, avant même d'en offrir les prémices aux dieux, il le fait goûter à ses serviteurs, parce qu'il se méfie et qu'il a peur d'avaler du poison dans

hommes.

6. — « Et maintenant, ce bien si précieux est celui dont les tyrans sont privés plus que tous les hommes. Si tu veux être sûr, Simonide, que je dis vrai, considère les choses ainsi.

7. — Les affections les plus solides, n'est-il pas vrai? sont celles des parents pour leurs enfants, des enfants pour leurs parents, des frères pour leurs frères, des femmes pour leurs maris et des camarades pour leurs camarades.

8. — Eh bien! donc, si tu veux réfléchir, tu trouveras que ces affections sont les plus fortes chez les particuliers; mais parmi les tyrans tu en trouveras beaucoup qui ont fait tuer leurs propres enfants et beaucoup qui ont été tués par leurs enfants; beaucoup de frères qui se sont entre-tués pour la tyrannie, beaucoup de tyrans aussi qui ont péri victimes de leur propre femme ou de camarades dont, certes, il se croyaient très aimés. Cela étant, comment ceux qui sont haïs à ce point par les gens que la nature dispose et que la loi oblige à les aimer le plus doivent-ils croire que quelqu'un d'autre, au moins, les aime?

CHAPITRE IV

1. — « D'autre part, comment celui qui connaît très peu la confiance n'est-il pas défavorisé sous le rapport d'un grand bien? Quelle société, en effet, est agréable sans confiance mutuelle? Quelle intimité a du charme pour le mari et pour la femme, sans confiance? Quel serviteur est agréable quand on se défie de lui?

2. — Eh bien! donc, ces rapports confiants avec les gens sont une chose à laquelle le tyran a très peu de part. Il vit, en effet, sans avoir de confiance dans ses aliments et dans ses boissons, loin de là: avant même d'en offrir les prémices aux dieux il ordonne à ses serviteurs de les goûter tout d'abord, parce qu'il se méfie et craint de trouver quelque poison, même dans ce qu'il mange et dans ce qu'il boit.

ses plats ou dans sa coupe.

3. — «Un des biens les plus précieux pour les hommes, c'est la patrie. Les membres d'une même patrie se gardent les uns les autres, sans solde, contre les esclaves; ils se gardent de même contre les malfaiteurs, afin que nul d'entre eux ne meure de mort violente.

4. — Et l'on a poussé si loin la précaution qu'en plusieurs pays la loi ordonne de réputer impur tout homme qui converse avec un meurtrier; la conséquence est que, grâce à sa patrie, chaque citoyen vit en sûreté.

5. — Pour les tyrans, c'est la situation renversée. Au lieu de les venger, les États déferrent de grands honneurs aux tyrannicides, et, au lieu de leur interdire les sacrifices, comme aux assassins des particuliers, les États font élever des statues dans les lieux sacrés aux auteurs de ces exploits .

6. — Et, si tu penses qu'un tyran, parce qu'il a plus de biens que les particuliers, en retire aussi plus de jouissances, tu es encore une fois dans l'erreur, Simonide. Les athlètes n'ont pas de plaisir à vaincre, quand ils se battent contre des gens qui n'entendent rien à la lutte; mais, s'ils sont vaincus par leurs rivaux, ils en ont du dépit; de même le tyran ne se réjouit pas de paraître plus riche que les hommes privés, mais il s'afflige de voir d'autres tyrans plus opulents que lui; car il les regarde comme des rivaux en richesses.

7. — « Il n'est pas vrai non plus que les désirs du tyran soient plus vite satisfaits que ceux de l'homme privé. Ce qu'un particulier désire, c'est une maison, un champ, un serviteur; ce que le tyran convoite, ce sont des villes, de vastes pays, des ports, de fortes citadelles, choses qu'on acquiert avec beaucoup plus de peine et de danger que ce que désire un homme privé.

8. — D'ailleurs tu verras moins de pauvres parmi les particuliers que parmi les tyrans; car ce qui est beaucoup et ce qui est suffisant ne se détermine pas par le nombre des objets qu'on

3. — « D'autre part, la patrie, elle aussi, est pour les autres hommes très précieuse. Les concitoyens se gardent mutuellement, sans solde, contre les esclaves et ils se gardent contre les malfaiteurs pour qu'aucun citoyen ne meure de mort violente.

4. — On est allé si loin dans la voie des précautions que, dans bien des pays, une loi a été établie aux termes de laquelle celui même qui fréquente un meurtrier ne doit pas être tenu pour pur. Ainsi, grâce à sa patrie, chacun des citoyens vit en sûreté.

5. — Mais, pour les tyrans, sur ce point encore, la situation est renversée. Au lieu de punir l'assassin du tyran, les cités lui décernent de grands honneurs et, au lieu de lui interdire les sacrifices comme on fait pour les meurtriers des particuliers, les cités vont au contraire jusqu'à élever des statues dans les temples aux auteurs d'un acte de ce genre.

6. — « Si tu te figures, toi, que pour posséder plus de biens que les particuliers le tyran, par suite, en tire plus de jouissance, sache, Simonide, qu'en cette matière non plus il n'en va pas ainsi. Quand les athlètes sont vainqueurs de profanes, ils n'en éprouvent pas de plaisir; en revanche, quand ils sont vaincus par leurs concurrents, alors ils en ressentent du chagrin; il en est de même du tyran. Quand il se montre plus riche que les particuliers, il n'en éprouve pas de plaisir, mais, quand il est moins riche que d'autres tyrans, cette situation l'afflige. Ce sont eux, en effet, qu'il considère comme ses concurrents en matière de richesse.

7. — En vérité, les désirs du tyran ne sont même pas satisfaits un peu plus vite que ceux du particulier. Le particulier désire, en effet, ou une maison, ou un champ, ou un serviteur; le tyran, lui, désire des villes, ou un territoire étendu, ou des ports, ou de puissantes citadelles, choses qu'on acquiert avec beaucoup plus de peine et de danger que n'en demandent, pour être réalisés, les désirs des particuliers.

8. — Assurément, tu le verras, autant il y a peu de pauvres parmi les particuliers, autant il y en a beaucoup parmi les tyrans. Ce n'est pas en effet, le nombre des objets qui permet de

possède, mais par l'usage qu'on en fait, et, selon cette idée, beaucoup, c'est ce qui est au delà de ce qui suffit, et peu, ce qui est en deçà.

9. — Or un tyran, avec beaucoup plus, se trouve avoir pour les dépenses nécessaires beaucoup moins que le particulier. Celui-ci en effet peut restreindre à son gré ses dépenses quotidiennes; le tyran ne le peut pas; car les dépenses les plus considérables et les plus nécessaires sont employées à la sûreté de sa vie, et il semble qu'il n'en peut rien retrancher sans se perdre.

10. — Et puis ceux qui peuvent pourvoir à leurs besoins par des voies légitimes, pourquoi les regarder en partie, comme des pauvres ? tandis que ceux que leur indigence contraint pour vivre à des trafics malhonnêtes et honteux, comment ne pas les considérer à juste titre comme des malheureux et des pauvres ?

11. — Or les tyrans sont forcés de commettre des vols sans nombre et de dépouiller injustement les temples des dieux et les hommes, parce qu'ils ont toujours de nouveaux besoins d'argent pour subvenir à des dépenses indispensables. Etant pour ainsi dire toujours en état de guerre, ils sont obligés d'entretenir une armée ou de périr. »

CHAPITRE V

Le tyran supprime les hommes de valeur et recourt à des étrangers pour sa garde.

1. — « Je vais te dénoncer encore, Simonide, une autre misère, une misère pénible de la vie des tyrans. Ils connaissent aussi bien que les particuliers les hommes vaillants, habiles, justes; mais au lieu de les admirer, ils en ont peur: les braves pourraient tenter un coup de main en faveur de la liberté, les habiles ourdir un complot; quant aux justes, le peuple pourrait vouloir les prendre pour maîtres.

2. — Et lorsque, cédant à la peur, ils ont supprimé de tels hommes, que leur reste-t-il à employer, que des scélérats, des débauchés, des gens serviles? Les scélérats ont leur confiance, parce qu'ils redoutent, comme les tyrans, que les États, redevenus libres, ne les réduisent au devoir, les débauchés, à cause de

déterminer ce qui est beaucoup et ce qui est suffisant, c'est l'usage qu'on en fait; par conséquent, ce qui est au-delà du suffisant est beaucoup et ce qui est en deçà est peu.

9. — Aussi, des ressources plusieurs fois aussi grandes que celles du particulier suffisent-elles moins au tyran pour les dépenses nécessaires. Les particuliers, en effet, peuvent restreindre leurs dépenses pour les achats journaliers, comme ils l'entendent; mais, pour les tyrans, la chose n'est pas possible. Leurs plus grandes dépenses et les plus nécessaires ont trait à la sûreté de leur vie: les restreindre, c'est, leur semble-t-il, causer leur perte.

10. — Et puis, tous ceux qui peuvent pourvoir par des moyens légitimes à tous leurs besoins, pourquoi les plaindre comme des pauvres ? Ceux, au contraire, que l'indigence contraint à vivre d'expédients malhonnêtes et honteux, comment ne pas les considérer à juste titre comme des malheureux ou des pauvres ?

11. — Eh bien, les tyrans sont contraints très souvent de dépouiller injustement et les temples et les hommes parce qu'ils ont toujours de nouveaux besoins d'argent pour les dépenses nécessaires. En effet, comme s'ils se trouvaient en état de guerre perpétuelle, ils sont contraints d'entretenir une armée ou de périr.

CHAPITRE V

1. — « Je te dirai encore, Simonide, une misère, difficile à supporter des tyrans. En effet, ils ne connaissent pas moins que les particuliers les hommes vaillants, les hommes habiles et les justes. Mais, au lieu de les admirer, ils les craignent; les braves peuvent faire quelques coups d'audace pour la liberté, les habiles machiner un complot; quant aux justes, la foule peut souhaiter de les avoir pour chefs.

2. — Quand la peur leur a fait supprimer les hommes de cette sorte, que leur reste-t-il à employer, sinon des criminels, des débauchés et des gens serviles ? Les criminels leur inspirent confiance parce qu'ils craignent, comme les tyrans, que les cités, devenues libres un jour, ne s'assurent de leur personne; les débauchés à

la licence actuelle dont ils jouissent, les gens serviles parce qu'ils ne demandent pas, eux non plus, à être libres. C'est donc encore, à mon avis, une cruelle misère de reconnaître qu'il y a des gens de mérite et de se voir obligé d'employer les autres.

3. — « En outre, il faut bien que le tyran aime sa cité, car, sans elle, il ne peut ni vivre, ni être heureux; mais la tyrannie le contraint à ravalier les citoyens; il ne prend pas plaisir à leur inspirer la vaillance ni à les bien armer; il préfère élever des étrangers au-dessus des citoyens, et c'est à des étrangers qu'il confie la garde de sa personne.

4. — Même dans les bonnes années qui amènent l'abondance, il ne prend point de part à la joie publique. Plus ses sujets sont pauvres, plus il espère les trouver soumis.»

CHAPITRE VI

1. — « Je veux, Simonide, poursuivre Hiéron exposer aussi à tes yeux les plaisirs que je goûtais au temps où j'étais simple particulier, et dont je sens la privation depuis que je suis tyran.

2. — Je m'entretenais avec les camarades de mon âge, content d'eux comme ils l'étaient de moi; je m'entretenais avec moi-même, quand je souhaitais la tranquillité; je passais le temps à festoyer, souvent jusqu'à oublier tous les chagrins de la vie, souvent jusqu'à absorber mon esprit dans les chants, les festins et les choeurs, souvent jusqu'au moment où l'envie de dormir nous saisissait tous ensemble, mes camarades et moi.

3. — Maintenant j'ai perdu ceux qui se plaisaient avec moi, depuis que mes camarades, d'amis qu'ils étaient, sont devenus mes esclaves, et je suis privé du charme de leur commerce, parce que je ne vois en eux aucune bienveillance à mon égard; je me garde de l'ivresse et du sommeil comme d'un piège.

4. — Or craindre la foule et craindre la

cause de la licence du moment; les gens serviles parce qu'eux non plus ne demandent pas la liberté. C'est donc la encore une misère difficile à supporter à mon avis que de considérer certains comme des gens de bien et d'être obligé d'en employer d'autres.

3. — « Il est, en outre, nécessaire que le tyran, lui aussi, aime sa cité; car, sans sa cité, il ne saurait ni sauver sa vie, ni être heureux. Or, la tyrannie force à être une cause de troubles, même pour sa patrie. Les tyrans, en effet, ne prennent plaisir ni à inspirer le courage aux citoyens, ni à bien les armer, mais il leur est plus agréable de rendre les étrangers plus redoutables que les citoyens et ils les emploient comme gardes du corps.

4. — D'autre part, même lorsque les bonnes années apportent l'abondance, même alors le tyran ne prend point de part à la joie commune. Si, en effet, les sujets sont plus pauvres, le tyran espère trouver en eux plus de soumission.

CHAPITRE VI

1. — « Je veux, Simonide, t'exposer aussi les plaisirs que je goûtais autrefois, du temps où j'étais un simple particulier et dont je sens la privation maintenant, depuis que je suis devenu tyran.

2. — Pour moi, en effet, je vivais avec des camarades de mon âge, content d'eux comme ils étaient contents de moi; je vivais avec moi-même, quand je désirais le repos, je passais mon temps à banqueter, souvent jusqu'à oublier tous les chagrins de la vie humaine; souvent jusqu'à laisser mon esprit s'absorber dans les chants, les festins et les choeurs, et souvent jusqu'au moment où l'envie de dormir nous prenait, mes camarades et moi.

3. — Maintenant, je suis privé de ces gens qui se plaisaient avec moi, parce que je traite mes camarades en esclaves et non en amis; je suis privé, d'autre part, du plaisir que je trouvais dans leurs entretiens parce que je ne vois en eux aucune affection pour moi; quant à l'ivresse et au sommeil je m'en garde comme d'un piège.

4. — Or, craindre la foule et craindre la solitude,

solitude, redouter d'aller sans gardes et redouter ses gardes mêmes, ne pas vouloir autour de soi des gens sans armes et s'inquiéter de les voir armés, n'est-ce pas une terrible condition ?

5. — De plus, se fier à des étrangers plutôt qu'à ses concitoyens, à des barbares plutôt qu'à des Grecs, souhaiter de tenir les hommes libres dans l'esclavage et se voir contraint d'affranchir les esclaves, ne crois-tu pas que ce soient-là les marques d'une âme éperdue de crainte ?

6. — Et cette peur ne se borne point à tourmenter les âmes qu'elle habite, elle accompagne encore tous les plaisirs et les gâtes.

7. — Si toi aussi, Simonide, tu as fait l'expérience de la guerre et si tu t'es jamais trouvé en face et tout prêt de la phalange ennemie, souviens-toi quels repas tu faisais en de pareils moments et de quel sommeil tu jouissais.

8. — Eh bien, les alarmes que tu éprouvais alors, telles et plus terribles encore, sont celles que ressent le tyran; car ce n'est pas seulement en face de lui, c'est de tous les côtés qu'il croit apercevoir des ennemis.»

9. — Après ce discours, Simonide prit la parole et dit : « Tu n'as que trop raison sur certains points, je te l'accorde La guerre est en effet une chose redoutable. Cependant Hiéron, lorsque, nous particuliers, nous sommes en campagne, une fois les avant-postes établis, nous mangeons et dormons tranquillement.

10. — Oui, par Zeus, Simonide, reprit Hiéron, car en avant de ces sentinelles, il y a d'autres sentinelles, les lois; c'est pour cela que vos gardes craignant pour eux-mêmes ont peur à votre place. Mais le tyran n'a pour gardes que des salariés comme des aoûtérons.

11. — Or la première qualité à exiger des gardes, c'est, je présume, la fidélité; mais il est beaucoup plus difficile de trouver un seul garde fidèle que des centaines d'ouvriers pour n'importe quelle besogne, surtout parce que les gardes, qui ne servent que pour de l'argent,

craindre l'absence de gardes, mais craindre aussi les gardes eux-mêmes, ne pas vouloir être entouré de gens sans armes et ne pas les voir volontiers armés, n'est-ce pas une condition pénible ?

5. — En outre, se fier à des étrangers plus qu'à des concitoyens et à des barbares plus qu'à des Grecs, désirer tenir les gens libres en esclavage, être contraint de donner aux esclaves la liberté? tous ces traits ne te semblent-ils pas être les marques d'une âme frappée de terreur ?

6. — La crainte, certes, n'afflige pas seulement par elle-même quand elle habite l'âme, mais encore, quand elle accompagne tous les plaisirs, elle les corrompt.

7. — Si toi aussi, Simonide, tu as l'expérience de la guerre, et s'il t'est déjà arrivé de te trouver en face et tout près d'une phalange ennemie, rappelle-toi quelle sorte de repas tu prenais à ce moment-là et de quelle sorte de sommeil tu dormais.

8. — En vérité, telles étaient tes inquiétudes alors, telles sont celles des tyrans, et plus terribles encore; car ce n'est pas seulement de face, c'est aussi de toutes parts que les tyrans croient voir des ennemis. »

9. — Là-dessus, Simonide reprit la parole et dit: « Tu as tout à fait raison, à mon avis, sur certains points. La guerre, en effet, est quelque chose d'effrayant; toutefois, Hiéron, lorsque nous, du moins, nous sommes en campagne, du fait que nous plaçons des sentinelles aux avant-postes, nous mangeons et nous dormons tranquillement. »

10. — Hiéron lui répondit: Oui, par Zeus, Simonide, c'est qu'elles sont elles-mêmes surveillées par les lois; aussi craignent-elles pour elles-mêmes et à votre place. Les tyrans, eux, ont pour gardes des gens salariés comme des valets de moisson.

11. — Il faut, n'est-il pas vrai ? pouvoir faire en sorte que les gardes n'aient aucune qualité si grande que la fidélité; or, il est bien plus difficile de trouver un seul garde fidèle qu'un très grand nombre d'ouvriers pour n'importe quel travail, surtout étant donné que ceux qui

peuvent en recevoir en un moment beaucoup plus en tuant le tyran qu'ils n'en reçoivent de lui pour de longs services.

12. — « Quant à la faculté que tu nous enviais, d'être capables, plus que personne de faire du bien à nos amis et d'écraser nos ennemis, c'est encore une illusion.

13. — Comment croire que tu fais du bien à tes amis, quand tu sais que celui à qui tu donnes le plus est le plus empressé à fuir ta présence aussi vite que possible; car quoi qu'on ait reçu du tyran, on ne le regarde pas comme sien, tant qu'on n'est pas hors de sa domination.

14. — En outre, comment peux-tu prétendre que le tyran est mieux à même que personne d'écraser ses ennemis, quand il sait qu'il a pour ennemis tous ses sujets et qu'il est impossible de les mettre à mort ou de les emprisonner tous; car sur qui régnerait-il alors ? Mais, tout en reconnaissant leur hostilité, il doit en même temps se garder d'eux et les employer.

15. — J'ajoute, Simonide, qu'à l'égard de ceux des citoyens qu'il redoute, il souffre également de les voir vivre et de leur ôter la vie. Il en est d'eux comme d'un cheval généreux, mais qui vous fait peur d'un accident irréparable: on se résout difficilement à le tuer, à cause de ses qualités,

16. — on se résout difficilement à le garder et à le monter, de peur qu'il ne fasse un écart fatal dans un moment critique. On peut en dire autant de tous les autres objets qui sont à la fois dangereux et utiles: on souffre de les garder, on souffre de s'en défaire.»

CHAPITRE VII

Le tyran jouit de tous les honneurs, mais quel charme peuvent avoir des hommages

assurent ce service de garde ne sont là que pour de l'argent et qu'ils peuvent en recevoir beaucoup plus en peu de temps, s'ils tuent le tyran, qu'ils n'en reçoivent de lui pour un service de longue durée.

12. — « Quant à la faculté, que tu nous as enviée, de faire le plus de bien à nos amis et de soumettre nos ennemis plus que ne le peut personne au monde, cette fois encore, il n'en est pas ainsi.

13. — Comment pourrais-tu jamais croire que tu fais du bien à tes amis, quand tu sais bien que celui qui reçoit le plus de toi aurait le plus grand plaisir à s'éloigner au plus tôt de ta vue ? car, quoi qu'on ait reçu d'un tyran, on ne le considère jamais comme sa propriété avant d'être hors de la domination de ce tyran.

14. — Quant à ses ennemis, d'autre part, comment pourrais-tu dire que le tyran a, plus qu'un autre, la faculté de les soumettre, quand il a pour ennemis—il le sait bien—tous ceux dont il est le tyran, et qu'il ne lui est possible ni de les faire périr, ni de les faire emprisonner tous sans exception (car sur qui régnerait-il encore ?).

15. — Quand, au contraire, sachant que ce sont des ennemis, il doit se garder d'eux et qu'en même temps il est contraint aussi de les employer ? Sache bien ceci encore, Simonide: même ces citoyens que le tyran redoute, s'il lui est pénible de les voir vivre, il lui est pénible de les faire périr; c'est, en effet, comme si on avait un cheval de race dont on craindrait quelque accident irréparable; on aurait de la peine à le tuer, à cause de ses qualités.

16. — Mais on aurait de la peine à le laisser vivre et à s'en servir, dans la crainte qu'il ne fasse quelque écart irréparable dans le danger; il en est précisément de même de tous les autres biens d'un emploi difficile, mais utiles: tous font également souffrir quand on les possède, et souffrir quand on s'en défait. »

CHAPITRE VII

arrachés à la crainte? Il ne peut même pas se dessaisir du pouvoir sans danger pour sa vie.

1. — Quand Simonide eut entendus-tu ces paroles, il dit: «Il me semble, Hiéron, que l'honneur est quelque chose d'important, puisque le désir d'être honoré fait supporter tous les travaux et braver tous les dangers.

2. — Et vous-mêmes, il me semble, quoique la tyrannie comporte tous les ennuis que tu viens de dire, que vous ne vous en précipitez pas moins vers elle, afin qu'on vous honore, que tout le monde exécute sans mot dire toutes vos volontés, que tout le monde ait les yeux sur vous, qu'on se lève de son siège, qu'on vous cède le pas, que tous ceux qui paraissent successivement devant vous vous glorifient par leurs paroles et par leurs actions; car tels sont les hommages que leurs sujets rendent aux tyrans et à tout autre qui est le héros du moment.

3. — Pour moi, Hiéron, je pense que ce qui fait la différence de l'homme aux autres animaux, c'est ce désir de l'honneur; car pour le boire et le manger, le sommeil et l'amour, il me semble que ce sont des jouissances communes à tous les animaux indistinctement; mais le désir d'être honoré n'existe ni dans les brutes ni dans tous les hommes. Ceux à qui la nature a donné l'amour de l'honneur et de la louange sont ceux qui diffèrent le plus des animaux; et ils sont regardés, non plus comme de simples créatures humaines, mais comme des hommes.

4. — Ce n'est donc pas sans raison, à mon avis, que vous supportez tous ces inconvénients de la tyrannie, puisqu'on vous honore plus que les autres hommes. Aucun plaisir humain, ce me semble, ne nous rapproche plus de la divinité que la joie que procurent les honneurs. »

5. — A ce discours, Hiéron répondit: «Mais, Simonide les honneurs des tyrans me semblent être du même genre que leurs plaisirs d'amour, tels que je te les ai dépeints .

6. — Nous avons reconnu que les complaisances d'amants insensibles n'ont

1. — Quand Simonide eut entendu ces paroles, il lui dit: « Il me semble, Hiéron, que l'honneur est une grande chose; les hommes qui cherchent à être honorés endurent toutes les fatigues et bravent tous les dangers.

2. — Vous aussi, à ce qu'il me semble, malgré les nombreux inconvénients de la tyrannie que tu viens d'énumérer, vous vous portez vers elle avec impétuosité pour qu'on vous honore, pour que tout le monde obéisse sans détour à tous vos ordres, pour que tout le monde vous regarde avec admiration, pour qu'on se lève de son siège et qu'on vous cède le pas, pour que tous les gens présents vous donnent toujours des marques de déférence et par leurs discours et par leur attitude; car c'est ainsi, évidemment, que les sujets se comportent à l'égard des tyrans et de tous les autres personnages, chaque fois qu'ils les honorent.

3. — En effet, Hiéron, il me semble que ce qui fait la différence de l'homme et des autres animaux, c'est le désir de l'honneur. Car, en vérité, pour ce qui est de la nourriture, de la boisson, du sommeil et de l'amour, tous les animaux également semblent y trouver du plaisir; mais la nature n'a mis d'ambition ni chez les bêtes brutes, ni chez tous les hommes sans exception. Ceux chez qui existe naturellement l'amour de l'honneur et de la louange, ceux-là sont, dès lors, ceux qui diffèrent le plus des bêtes; on les regarde comme des êtres virils et non plus comme de simples créatures humaines.

4. — Ainsi, c'est avec raison, me semble-t-il, que vous supportez tout le fardeau de la tyrannie, puisque justement vous avez des honneurs qui vous distinguent du reste des hommes. Et, en effet, aucun plaisir humain ne semble nous rapprocher de la divinité plus que la joie que procure les honneurs. »

5. — Hieron lui répondit donc: « Eh bien! Simonide, les honneurs des tyrans me semblent, eux aussi, être du même genre, justement, que leurs plaisirs d'amour, tels que je les ai dépeints.

6. — En effet, les complaisances venant de gens qui ne nous aiment pas en retour ne nous ont pas

point de charmes et que les faveurs arrachées par force ne donnent point de plaisir. On peut en dire autant des hommages dictés par la crainte: ce ne sont pas des honneurs.

7. — Comment en effet pourrions-nous prétendre que ceux qui se lèvent par force de leur siège le font pour honorer leurs oppresseurs, ou que ceux qui cèdent le pas à leurs supérieurs le font pour honorer l'injustice?

8. — Le vulgaire fait des présents à ceux qu'il déteste, et cela dans le temps où il craint le plus d'en être maltraité; mais ces hommages-là, je pense, doivent être regardés comme des actes serviles; les honneurs me paraissent à moi, dériver d'une source différente.

9. — Quand les hommes jugent qu'un homme est capable de leur rendre service et qu'ils espèrent jouir de ses bienfaits, lorsque, en conséquence, ils ont toujours son nom à la bouche pour le louer, qu'ils le regardent chacun comme son bienfaiteur, qu'ils lui cèdent le pas volontairement et se lèvent devant lui par affection, et non par crainte, qu'ils le couronnent pour sa vertu patriotique et sa bienfaisance et veulent lui offrir des présents, c'est alors, à mon avis, que ceux qui donnent ces marques de respect honorent véritablement et que celui qu'ils en jugent digne est réellement honoré.

10. — Pour moi, j'estime heureux l'homme ainsi honoré, car je vois qu'au lieu de comploter contre lui, on appréhende qu'il ne lui arrive du mal, et qu'à l'abri de la crainte, de l'envie, du danger, il passe sa vie dans le bonheur, tandis que le tyran, sache-le, Simonide, vit jour et nuit comme s'il était condamné à mort par tout un peuple, à cause de son injustice.»

11. — Après avoir écouté toutes ces déclarations, Simonide demanda: « Comment se fait-il, Hiéron, si la tyrannie est une chose si misérable et si tu en es convaincu, que ni toi, ni aucune autre n'ait jamais volontairement abdiqué la tyrannie, dès qu'une fois il en a pris possession ?

semblé être des faveurs, et les jouissances d'amour qu'on se procure par la violence ne nous ont pas paru être des plaisirs. Eh bien, de la même façon, les complaisances des gens qui ont peur ne sont pas non plus des honneurs.

7. — Comment pourrions-nous dire, en effet, que les gens qui se lèvent de leur siège par force le font pour honorer leurs oppresseurs, ou que ceux qui cèdent le pas à de plus puissants qu'eux le font pour honorer leurs oppresseurs ?

8. — Quant aux dons, en vérité, le vulgaire en fait à ceux qu'il déteste, et cela quand il redoute le plus d'être maltraité. Mais on aurait, je crois, raison de considérer ces dons comme des actes de servilité; les honneurs, eux, me semblent, quant à moi, provenir d'une source opposée.

9. — Lorsque, en effet, les gens croient qu'un personnage est capable de leur rendre service, qu'ils pensent jouir de ses bienfaits et qu'alors ils ont toujours son nom à la bouche pour le louer; qu'ils le regardent chacun comme un bien qui lui est propre, qu'ils lui cèdent le pas de plein gré, qu'ils se lèvent de leur siège par affection et non par crainte, qu'ils le couronnent pour sa vertu patriotique et pour sa bienfaisance et qu'ils lui font eux-mêmes volontairement des dons, dans ce cas, ils me paraissent, quant à moi, honorer véritablement cet homme pour qui ils ont de telles attentions et celui qui en est jugé digne est réellement honoré. Et, pour ma part, quand un homme est ainsi honoré, je le juge heureux.

10. — Je remarque, en effet, qu'on ne complotte pas contre lui, mais qu'on veille à ce qu'il ne lui arrive aucun mal et qu'à l'abri de la crainte, de l'envie et du danger, il mène une vie heureuse. Le tyran, au contraire, sache-le bien, Simonide, vit nuit et jour comme si l'univers entier l'avait condamné à mort à cause de son injustice. »

11. — Après avoir écouté tout ce discours jusqu'au bout, Simonide répondit: « Comment se fait-il, Hiéron, si c'est une chose si misérable d'être tyran et si, quant à toi, tu en es convaincu, que tu ne te délivres pas d'un si grand mal, mais que ni toi, ni jamais aucune autre, assurément, n'ayez volontairement renoncé à la tyrannie dès

12. — C'est justement là, répondit Hiéron, la plus grande misère de la tyrannie: on ne peut pas s'en défaire. Comment un tyran pourrait-il arriver à rembourser ceux qu'il a dépouillés? Combien d'années de prison lui faudrait-il faire pour compenser les emprisonnements qu'il a commandés? Combien de vies lui faudrait-il avoir pour les rendre à tous ceux qu'il a tués?

13. — Ah! Simonide, si quelqu'un a intérêt à se pendre, apprends que, pour moi, il n'est personne qui ait autant d'avantage à le faire que le tyran, puisque lui seul ne gagne rien à garder ni à déposer ses misères.

CHAPITRE VIII

Les grands avantages que le tyran possède pour se faire aimer sont contre-balancés par les charges qu'il est obligé d'imposer à ses sujets.

1. — Simonide reprit la parole et dit: « Je ne m'étonne plus à présent, Hiéron, que tu sois dégoûté de la tyrannie, puisque, désirant être aimé des hommes, tu la regardes comme un obstacle à ton désir. Cependant, je crois être à même de te prouver que le pouvoir n'empêche pas d'être aimé et qu'il a même, à cet égard, de grands avantages sur la condition privée.

2. — Pour examiner si j'ai raison, laissons de côté pour le moment la question de savoir si, parce qu'il est plus puissant, le souverain peut rendre plus de services, et demande-toi seulement, quand le particulier et le tyran font les mêmes choses lequel des deux, à services égaux, s'attire plus de reconnaissance. Commençons par des exemples de peu d'importance.

3. — Supposons qu'un souverain et un simple particulier rencontrent un homme et le saluent amicalement, quel est alors, selon toi, celui des deux saluts qui sera écouté avec le plus de plaisir? Et maintenant supposons qu'ils louent tous les deux la même personne, lequel des

qu'une fois vous vous en êtes emparés?

12. — C'est que, Simonide, sur ce point encore, la tyrannie est la condition la plus misérable, car on ne peut même pas s'en défaire. Comment un tyran suffirait-il jamais à rembourser leur argent à toutes les personnes qu'il a dépouillées ou à subir des emprisonnements en compensation de tous ceux qu'il a infligés? et pour toutes les personnes qu'il a fait périr, comment offrirait-il à la mort, en échange, un nombre de vies suffisantes?

13. — Eh bien, Simonide, si quelqu'un d'autre a intérêt à se pendre, je trouve pour ma part, sache-le bien, que c'est surtout le tyran qui a intérêt à le faire. Il est, en effet, le seul à n'avoir intérêt ni à garder ni à déposer ses misères. »

CHAPITRE VIII

1. — Simonide reprit la parole et lui dit: a Eh bien! à présent, Hiéron, le découragement que tu éprouves, en ce qui concerne la tyrannie, ne me surprend pas, car précisément tu désires te faire aimer des hommes et tu penses que c'est elle qui y fait obstacle. Pour moi, cependant, je crois pouvoir te montrer que le pouvoir n'empêche nullement d'être aimé et même qu'à cet égard il a un grand avantage, certes, sur la condition privée.

2. — Voyons s'il en est ainsi, sans étudier encore la question de savoir si, du fait qu'il peut davantage, le chef ne pourrait pas aussi rendre plus de services; mais s'il arrive que le simple particulier et le tyran fasse les mêmes choses, demande-toi lequel des deux, à égalité de services, s'attire le plus de reconnaissance. Je commencerai par les exemples les moins importants.

3. — Tout d'abord, en effet, qu'un prince et un particulier voient quelqu'un et le saluent amicalement; dans ce cas quel est celui dont le salut fait le plus de plaisir à la personne qui le reçoit, d'après toi? Maintenant, que tous deux louent la même personne; quel est, crois-tu, celui dont la

deux crois-tu qui lui causera le plus de joie par ses éloges? Que l'un et l'autre l'invitent après un sacrifice auquel des deux crois-tu qu'elle sera le plus obligée de cet honneur?

4. — Si elle est malade et que tous les deux la soignent également, n'est-il pas évident que ce sont les soins du plus puissant qui lui donneront le plus de joie? Qu'ils fassent des présents d'égale valeur; en ce cas encore, n'est-il pas évident que les demi-faveurs du plus puissant ont bien plus de poids que le présent entier du particulier ?

5. — Il me semble d'ailleurs que les dieux ont attaché à la personne du souverain une sorte de dignité et de grâce; car non seulement l'autorité ajoute à la beauté, mais nous avons plus de plaisir à voir un homme, s'il a le pouvoir, que s'il est simple particulier, et nous sommes plus fiers de converser avec nos supérieurs qu'avec nos égaux.

6. — Quant aux mignons, qui t'ont suggéré tes plaintes les plus amères contre la tyrannie, ils ne sont nullement choqués par la vieillesse du prince et celui avec lequel ils sont liés peut être laid, ils n'y font pas attention. Le haut rang suffit pour embellir un homme: il empêche de voir les traits déplaisants et fait paraître la beauté plus brillante.

7. — Du moment que par des services égaux vous gagnez plus de reconnaissance, comment, quand vous avez beaucoup plus de moyens d'être utiles aux hommes et de faire de plus grandes libéralités, comment ne seriez-vous pas naturellement beaucoup plus aimés que les particuliers? »

8. — Hiéron répliqua vivement: « C'est que, par Zeus, Simonide, nous sommes aussi, bien plus que les particuliers, contraints de faire des choses qui nous rendent odieux.

9. — Il nous faut lever des impôts, si nous voulons pourvoir aux dépenses nécessaires; il

louange parvient à causer le plus de plaisir ? Qu'après un sacrifice l'un et l'autre donnent une marque d'honneur à quelqu'un; quel est, d'après toi, celui qui obtiendra, pour cette marque d'honneur, le plus de reconnaissance?

4. — Qu'ils donnent également des soins à un malade; n'apparaîtra-t-il pas clairement que les soins qui viennent des plus puissants sont aussi ceux qui causent le plus de joie ? Qu'ils fassent donc des dons égaux; dans ce cas encore, n'apparaîtra-t-il pas clairement que des faveurs de moitié moindres, qui viennent des plus puissants, ont plus de valeur que le présent tout entier d'un particulier ?

5. — Eh bien! il me semble, quant à moi, qu'une sorte de dignité et de grâce donnée par les dieux sont attachées à la personne du prince. Non seulement, en effet, l'autorité rend l'homme plus beau, mais encore, ce même homme, nous avons plus de plaisir à le voir quand il a le pouvoir que quand il est un simple particulier; et nous sommes plus fiers de nous entretenir avec des gens qui ont plus d'honneur que nous qu'avec nos égaux.

6. — Quant aux mignons, en vérité, qui précisément t'ont fourni à toi aussi le principal sujet de doléances contre la tyrannie, ils ne sont pas du tout choqués de la vieillesse du prince et sa laideur n'entre pas du tout en ligne de compte, quel que soit celui avec qui il est lié. A lui seul, en effet, le haut rang est un très grand ornement, de sorte qu'il efface les détails déplaisants et fait apparaître ce qu'il y a de plus beau avec plus d'éclat.

7. — Puisque, assurément, pour des services égaux, c'est vous qui obtenez le plus de reconnaissance, comment, quand vous pouvez, en vérité, par ce que vous accomplissez, vous rendre bien plus utiles et que vous êtes en mesure de faire des présents bien plus grands, ne vous appartient-il pas aussi d'être aimés, vous, beaucoup plus que les particuliers ? »

8. — Hiéron prit aussitôt la parole et répondit: « C'est que, par Zeus, nous sommes contraints aussi, beaucoup plus que les particuliers, de prendre des mesures qui font détester les gens.

9. — Il nous faut, en vérité, faire payer des impôts, si nous voulons être en état de subvenir

faut garder ce qui a besoin d'être gardé, punir les malfaiteurs, empêcher les actes de violence et, s'il faut conduire en hâte une expédition sur terre ou sur mer, il ne faut pas la confier à des gens négligents.

10. — Le tyran ne peut pas se passer non plus de mercenaires, et il n'y a pas de charge plus lourde pour les citoyens. Ils s'imaginent qu'on les nourrit, non pour faire respecter les droits de tous, mais pour satisfaire son ambition. »

CHAPITRE IX

Le souverain fera bien de laisser à d'autres le soin de punir et se réserver le privilège de récompenser. Il peut, en établissant des prix, provoquer l'émulation et susciter des progrès dans tous les genres d'activité.

1. — Simonide lui répondit: « Qu'il faille prendre tous ces soins, Hiéron, je n'en disconviens pas. Mais parmi ces soins, il me semble que les uns produisent inévitablement l'impopularité et que les autres attirent infailliblement la reconnaissance.

2. — Enseigner ce qui est bien, dispenser les louanges et les honneurs à ceux qui le pratiquent le mieux, voilà des soins faits pour gagner la reconnaissance; mais réprimander, contraindre, châtier et punir ceux qui manquent à leur devoir, on ne peut le faire sans se rendre impopulaire.

3. — Aussi mon avis est que, lorsqu'il faut user de contrainte, le souverain laisse à d'autres la charge de châtier et qu'il se réserve le privilège de décerner les récompenses. Que ce partage soit bon, c'est ce que démontre l'expérience.

4. — Ainsi, lorsqu'on veut faire concourir des choeurs, l'archonte propose des prix, mais il

aux dépenses nécessaires; nous sommes obligés de faire garder tout ce qui demande à être gardé; nous devons punir les malfaiteurs et réprimer les tentatives de violence; quand, en vérité, l'occasion se présente de faire en toute hâte une expédition sur terre ou sur mer, on ne doit pas autoriser la négligence.

10. — En outre, des mercenaires sont nécessaires au tyran et il n'existe aucun fardeau plus lourd pour les citoyens. Ils pensent, en effet, que les tyrans entretiennent ces mercenaires, non pas pour maintenir l'égalité des droits, mais pour assurer leur domination. »

CHAPITRE IX

1. — Simonide reprit donc: « Eh bien! qu'il faille prendre tous ces soins, Hiéron, je ne le nie pas. Toutefois, certains soins me semblent conduire tout à fait à l'impopularité et les autres attirer tout à fait la reconnaissance.

2. — Enseigner, en effet, les vertus qui sont les plus belles, louer et honorer celui qui les pratique le mieux, c'est là un soin qui attire la reconnaissance; mais réprimander celui qui commet quelque faute, user de contrainte à son égard, le punir et le châtier, ce sont là des actes qui, nécessairement, rendent impopulaire.

3. — Pour moi, donc, je l'affirme: ce sont d'autres personnes que le prince doit charger de châtier celui qui a besoin de contrainte; quant à décerner les prix c'est lui-même qui doit le faire. C'est là la bonne méthode et la preuve en est donnée par les faits.

4. — « Lorsqu'en effet nous voulons faire concourir des choeurs chez nous, c'est

charge les chorèges d'assembler les choeurs, d'autres de les instruire et de réduire à leur devoir ceux qui manquent à leur tâche. Qu'arrive-t-il alors? C'est que les tâches agréables se font par l'archonte, les tâches ingrates par d'autres.

5. — Eh bien, qu'est-ce qui empêche de conduire les autres affaires publiques de la même manière? Toutes les cités sont divisées en tribus, en mores, en lockes, et chacun de ces corps a ses chefs.

6. — Si donc on leur proposait des prix, comme aux choeurs, pour la beauté des armes, pour la discipline, la science équestre, la vaillance à la guerre, la loyauté commerciale, il est à croire que l'émulation les engagerait à s'entraîner vigoureusement dans toutes ces branches d'activité,

7. — et certainement avec la récompense en vue, ils iraient avec plus d'empressement où le devoir les appellerait et paieraient plus vite les taxes de guerre, quand l'occasion l'exigerait. L'agriculture elles-mêmes, la plus utile de toutes les occupations, mais où l'émulation n'intervient guère d'ordinaire, ferait de grands progrès, si l'on établissait, dans les fermes et dans les villages, des prix pour ceux qui travailleraient le mieux la terre; et ceux des citoyens qui s'y adonneraient vigoureusement en retireraient de grands profits.

8. — Leurs revenus s'accroîtraient et la tempérance se trouverait chez eux plus étroitement unie à l'amour du travail. L'idée de mal faire vient moins aux gens occupés.

9. — « Comme le négoce aussi est profitable à l'État, en récompensant ceux qui s'y montrent les plus actifs, le nombre des marchands augmenterait à proportion. Et si l'on était sûr que celui qui trouverait quelque nouveau revenu qui ne contrariât personne serait récompensé par l'État, la recherche ici non plus ne chômerait pas.

10. — En un mot, si dans toutes les branches

l'archonte qui propose les prix, mais il charge les chorèges de réunir ces choeurs, et d'autres personnes de les instruire et d'employer la contrainte avec ceux qui commettent quelque faute. Ainsi donc, dans ce cas, la tâche agréable est faite directement par l'archonte; quant aux répercussions, ce sont d'autres qu'elles regardent.

5. — Qu'y a-t-il donc qui empêche de mener aussi à bonne fin de la même façon le reste, c'est-à-dire les affaires publiques? Toutes les cités, en effet, sont divisées, les unes en tribus, les autres en mores, les autres en lockes et il y a des chefs à la tête de chaque division.

6. — Ainsi donc, si on proposait à ces divisions aussi, comme aux choeurs, des prix pour la beauté des armes, pour la discipline, pour l'habileté à cheval, pour la vaillance à la guerre et pour la probité dans les contrats, il est vraisemblable que, par émulation, on s'exercerait avec ardeur dans toutes ces matières aussi.

7. — « Et, par Zeus, par désir d'une récompense, les gens mettraient plus d'empressement à se rendre où le devoir les appellerait, ils mettraient plus d'empressement à payer leurs contributions au moment voulu; l'agriculture, elle-même qui est de tous les arts le plus utile, mais aussi celui où, d'ordinaire, on agit le moins par émulation, ferait de grands progrès, si l'on proposait des prix par domaines ou par bourgs pour ceux qui travailleraient le mieux la terre; et ceux des citoyens qui s'y donneraient avec énergie en tireraient, en fin de compte, de nombreux profits;

8. — leurs revenus, en effet, augmenteraient et, d'autre part, la tempérance accompagne bien plus l'activité. De plus, l'idée de mal faire vient moins aux gens occupés.

9. — Si le commerce lui aussi présente quelque avantage pour l'État, des honneurs décernés à celui qui s'y appliquerait le plus feraient même s'accroître le nombre des marchands. S'il devenait évident que celui qui trouverait quelque revenu sans porter préjudice à personne serait honoré par l'État, cette recherche non plus ne serait pas négligée.

10. — « En résumé, si, dans tous les domaines

d'activité, on était assuré que l'auteur d'une invention utile ne restât pas sans récompense, cette certitude engagerait beaucoup de gens à se faire une étude de chercher quelque amélioration; et lorsque plusieurs sont occupés à la recherche des choses utiles, on en trouve et réalise nécessairement davantage.

11. — «Si tu crains, Hiéron, qu'en proposant des prix en beaucoup de matières, tu n'aies beaucoup de dépenses à faire, considère qu'il n'y a pas de denrées à meilleur marché que celles qui s'achètent par ces prix. Vois dans les concours hippiques, gymniques et chorégiques, combien sont chétifs les prix qui provoquent des dépenses immenses, des travaux sans nombre et des soins innombrables. »

CHAPITRE X

En employant les mercenaires à protéger les honnêtes gens et les travailleurs des champs, le tyran amènera ces concitoyens à contribuer volontiers à leur entretien.

1. — Hiéron reprit: « Sans doute, Simonide, ce que tu viens de dire me paraît juste; mais à propos des mercenaires, peux-tu me dire comment je pourrais les employer. sans m'exposer à l'impopularité? ou bien prétends-tu qu'un prince qui a gagné l'affection de ses sujets n'aura plus besoin de gardes?

2. — Non, par Zeus, répliqua Simonide; il en aura toujours besoin; car je sais qu'il en est de certains hommes comme des chevaux: plus ils ont de quoi satisfaire leurs besoins, plus ils sont portés à la violence.

3. — Rien ne peut mieux assagir de telles gens que la crainte des gardes. Quant aux bons citoyens, tu n'as pas de meilleur moyen de leur rendre service que tes mercenaires.

4. — Tu les entretiens sans doute, toi, comme les autres, pour la garde de ta personne. Mais comme il est arrivé souvent que des maîtres ont été assassinés par leurs esclaves, tu devrais tout d'abord faire un devoir à tes mercenaires

aussi, il apparaissait nettement que l'auteur d'une proposition utile ne demeurerait pas sans récompense, cette considération encore inciterait bien des gens à apporter leur attention à la recherche de quelque invention profitable. En vérité, lors. que plusieurs s'occupent des choses utiles, nécessairement on en trouve et on en réalise davantage.

11. — Si tu crains, Hiéron, que de l'institution de prix en bien des matières il ne résulte de fortes dépenses, songe qu'il n'y a pas de denrées moins chères que toutes celles que les gens achètent par des prix. Vois-tu, dans les concours hippiques, gymniques et chorégiques, comme des prix de peu de valeur entraînent de grandes dépenses, de nombreuses fatigues et de nombreux soins de la part des gens ?

CHAPITRE X

1.— Hiéron lui répondit alors: « Eh bien! sur ce point, Simonide, ce que tu dis me paraît juste. Mais, à propos des mercenaires, peux-tu me dire comment je ne me ferai pas détester à cause d'eux ? ou bien prétends-tu que le prince qui s'est concilié l'affection de ses sujets n'aura plus aucun besoin de gardes ?

2. — Si, par Zeus, répondit Simonide, il en aura besoin, assurément. Je sais, en effet, qu'il y a certains hommes d'un naturel semblable à celui des chevaux: plus ils ont le nécessaire en abondance, plus ils sont fougueux.

3. — Les gens de cette sorte peuvent donc être rendus plus sages par la crainte des gardes. Quant aux honnêtes gens, il me semble que rien ne saurait te permettre de leur rendre autant de services que tes mercenaires.

4. — Tu les entretiens, en effet, je suppose, toi aussi, pour ta garde personnelle. Or, il est déjà arrivé maintes fois que des maîtres aient été tués par leurs esclaves. Si donc tes mercenaires avaient pour première attribution, comme s'ils

d'agir comme s'ils étaient les gardiens de toute la communauté et de prêter main-forte à tous les citoyens, des qu'ils ont vent de quelque méfait semblable. D'autre part, comme il est notoire qu'il y a des malfaiteurs dans toutes les cités, tu pourrais charger tes mercenaires d'avoir aussi l'oeil sur eux, et tes sujets se rendraient compte que cela aussi est un service qu'ils leur doivent.

5. — Ce n'est pas tout: ces gardes pourraient naturellement donner la confiance et la sécurité la plus complète aux travailleurs des champs et aux bestiaux; à la fois dans tes domaines et dans toute la campagne. Ils peuvent encore assurer aux citoyens le loisir de vaquer à leurs affaires personnelles, en gardant les postes avantageux .

6. — En outre, si l'ennemi médite une attaque secrète et soudaine, qui est plus à même de la pressentir et de la prévenir qu'une force armée permanente et organisée? Et en cas de guerre, qu'y a-t-il de plus utile aux citoyens qu'un corps de mercenaires? Ils sont naturellement les premiers prêts à affronter la fatigue et le danger et à prendre la garde.

7. — Enfin cette force armée permanente n'inspire-t-elle pas forcément aux États voisins un désir plus ardent de garder la paix? car rien n'égale un corps de troupes réglées pour protéger les biens de ses amis et traverser les desseins de l'ennemi.

8. — Or lorsque les citoyens se seront convaincus que ces mercenaires ne font aucun tort aux honnêtes gens et tiennent en échec ceux qui veulent faire du mal, qu'ils portent secours aux opprimés, qu'ils veillent et s'exposent au danger pour les citoyens, comment pourraient-ils ne pas contribuer de bon coeur à leur entretien? Ne nourrissent-ils pas dans leur maison des gardiens pour des objets moins importants? "

CHAPITRE XI

**Que le tyran fasse le bonheur de ses sujets
il sera heureux lui-même.**

étaient les gardes de tous les citoyens, de porter secours à tous, quand ils s'apercevraient d'un crime de ce genre—il existe, en effet, nous le savons tous, des malfaiteurs dans les villes—si donc tes gardes étaient chargés de surveiller aussi ces individus, les citoyens verraient que sur ce point aussi les mercenaires leur seraient utiles.

5. — En outre, tes mercenaires pourraient procurer une sùreté et une tranquillité entières aux cultivateurs et aux bestiaux, aussi bien à ceux de tes domaines privés qu'à ceux de toute la campagne. Ils sont assurément capables de procurer aussi aux citoyens le loisir de vaquer à leurs affaires, en montant la garde en des points favorables.

6. — En outre, dans le cas d'irruptions secrètes et secondaires de l'ennemi, qui est plus prêt à les pressentir et à les empêcher qu'une armée permanente, toujours organisée ? D'ailleurs, au cours d'une expédition aussi, quoi de plus utile aux citoyens que des mercenaires ? Ces soldats, en effet, sont naturellement tout prêts, les premiers, à affronter les fatigues et les dangers et à prendre la garde.

7. — Quant aux cités voisines, n'est-il pas forcé qu'elles désirent aussi la paix au plus haut point, à cause de cette armée permanente ? Des troupes organisées seraient, en effet, tout à fait capables et de protéger les biens des amis et de déjouer les desseins de l'ennemi.

8. — Assurément, lorsque les citoyens comprennent que les mercenaires ne causent aucun dommage à celui qui ne fait rien de mal, qu'ils préviennent les desseins des malfaiteurs, qu'ils portent secours aux opprimés, qu'ils prennent des précautions et affrontent le danger pour les citoyens, comment ne seraient-ils pas nécessairement tout disposés à payer pour l'entretien de ces troupes ? ce qui est sûr, en tout cas, c'est qu'ils entretiennent même à titre privé des gardiens pour des objets moins importants.

CHAPITRE XI

1. — « Tu ne dois pas non plus, Hiéron, balancer à dépenser pour le bien commun une partie de ta fortune particulière. Car j'estime que les dépenses faites pour l'État sont plus nécessaires que celles qui sont faites pour le tyran. Entrons dans le détail.

2. — Tout d'abord penses-tu qu'un palais embelli à grands frais te ferait plus d'honneur qu'une ville entière munie de remparts, de temples, de galeries, de places et de ports?

3. — Paré des armes les plus formidables, paraîtrais-tu plus terrible aux ennemis que si ta ville tout entière était bien armée?

4. — Crois-tu que tes revenus seraient plus grands, si tu te bornais à faire valoir tes biens personnels que si tu trouvais le moyen de faire valoir les biens de tous les citoyens?

5. — L'occupation la plus belle et la plus magnifique de toutes, selon l'opinion générale, c'est l'élève des chevaux pour les courses de chars. Crois-tu qu'il serait plus glorieux pour toi d'être celui de tous les Grecs qui nourrirait et enverrait aux concours le plus grand nombre d'attelages que si le plus grand nombre des éleveurs et le plus grand nombre des concurrents venaient de ton État? Et quelle est, à ton avis, la plus belle victoire, celle que tu gagnes par l'excellence de ton attelage, ou par le bonheur de la cité que tu commandes?

6. — Pour moi, je prétends qu'il ne sied même pas à un tyran d'entrer en concurrence avec des particuliers. Vainqueur, tu ne seras pas admiré, mais envié, parce que tu auras dépouillé un grand nombre de maisons pour fournir à tes dépenses; vaincu, tu seras le plus ridicule des hommes.

7. — Je te le dis Hiéron, c'est contre d'autres chefs d'Etat qu'il te faut concourir, et, si tu rends la ville que tu gouvernes la plus heureuse, tu peux être assuré que tu seras vainqueur dans le concours le plus beau et le plus magnifique qui soit au monde.

1. — « Il ne faut pas hésiter, Hiéron, même en prélevant sur tes ressources personnelles, à faire des dépenses dans l'intérêt général. En effet, il me semble, quant à moi, que l'argent que l'on consacre à l'État constitue une dépense plus utile que celui que l'on consacre à ses affaires personnelles, quand on est tyran. Examinons la question en détail.

2. — Tout d'abord, est-ce qu'une demeure, embellie grâce à des dépenses excessives, te ferait plus d'honneur, selon toi, que ta ville entière pourvue de remparts, de temples, de portiques, de marchés et de ports?

3. — Est-ce que tu paraîtrais plus redoutable à l'ennemi, si tu étais personnellement paré des armes les plus formidables, ou si ta ville entière était bien armée?

4. — Quant aux revenus crois-tu que tu en aurais davantage, si tu faisais valoir seulement tes biens personnels, ou si tu trouvais le moyen de faire valoir ceux de tous les citoyens?

5. — « L'occupation qui passe pour la plus belle et la plus magnifique de toutes est l'entretien d'une écurie pour les courses de chars; crois-tu donc qu'il y aurait plus de gloire pour toi à être personnellement celui des Grecs qui entretiendrait et enverrait aux grandes fêtes le plus grand nombre d'attelages, ou à avoir la ville fournissant le plus d'éleveurs et le plus de concurrents? Quant à la victoire, quelle serait, selon toi, la plus belle, celle que te vaudrait l'excellence de ton attelage ou celle que te vaudrait la prospérité de la cité dont tu es le chef?

6. — Pour moi, vraiment, je l'affirme: il ne convient même pas à un tyran de concourir avec des particuliers. Ta victoire susciterait, en effet, non pas de l'admiration, mais de la haine, parce que tu aurais fait faire pour toi des dépenses à nombre de familles; en cas de défaite, d'autre part, tu serais plus que tout autre un objet de risée.

7. — « Mais c'est moi qui te l'affirme, Hiéron; c'est avec d'autres chefs d'État que tu dois entrer en concurrence. Être celui qui rend le plus prospère la cité dont il est le chef, ce sera pour toi, sache-le bien, remporter la victoire dans le concours le plus beau et le plus magnifique qui soit au monde.

8. — Tout d'abord tu obtiendras tout de suite l'affection de tes sujets, objet de tes désirs. Ensuite ta victoire ne sera point proclamée par un seul héraut, mais tous les hommes célébreront ta vertu.

9. — Point de mire de tous les yeux, tu seras chéri non seulement par les particuliers, mais encore par beaucoup d'États; tu seras admiré non seulement dans ta maison, mais encore en public parmi tous les hommes.

10. — Tu pourras en toute sécurité aller où tu voudras pour satisfaire ta curiosité, tu pourras même la satisfaire sans sortir de chez toi. Car ce sera dans ta maison un défilé perpétuel de gens empressés à te montrer ce qu'ils auront trouvé d'ingénieux, de beau et de bon, et d'autres encore, désireux de te servir.

11. — Tout homme présent te sera dévoué, tout absent désirera te voir, et tu seras non seulement chéri, mais aimé d'amour. Pour les beaux jeunes gens, loin de les solliciter, tu auras à souffrir leurs sollicitations; tu n'auras plus à craindre, mais tout le monde craindra qu'il ne t'arrive quelque malheur.

12. — Tes sujets t'obéiront sans contrainte et tu les verras veiller d'eux-mêmes sur tes jours. En cas de danger, ils ne seront pas seulement des alliés, mais tu les verras, pleins de zèle, te faire un rempart de leur corps. Comblé de présents, tu ne manqueras pas d'amis à qui en faire part. Tous se réjouiront de ta prospérité, tous combattront pour défendre tes intérêts comme les leurs.

13. — Pour trésors, tu auras tous les biens de tes amis. Courage donc, Hiéron, enrichis tes amis, tu t'enrichiras toi-même; accrois ton État, tu accroîtras ta force, gagne lui des alliés.

14. — Regarde ta patrie comme ta maison, tes concitoyens comme des camarades, tes amis comme tes enfants, tes enfants comme ta propre vie, et essaye de les vaincre tous par tes bienfaits.

8. — En premier lieu, tu réussiras tout de suite à te faire aimer de tes sujets, ce qui est précisément l'objet de tes désirs; ensuite, il n'y aurait pas seulement un héraut pour proclamer ta victoire, mais tous les hommes célébreraient ta vertu.

9. — Tu attirerais tous les regards et non seulement les particuliers, mais un grand nombre de villes te chériraient; tu serais admiré, non seulement chez toi, mais encore en public chez tous les hommes;

10. — te trouvant en sûreté, tu pourrais par suite assister à un spectacle où tu voudrais et tu pourrais le faire en restant chez toi. Toujours, en effet, il y aurait chez toi un concours de gens soucieux de te montrer tout ce qu'ils auraient d'ingénieux, de beau et de bon, et de gens aussi désireux de te servir.

11. — « Tout homme présent serait pour toi un allié, tout homme absent désirerait te voir. Ainsi, ce n'est pas seulement de l'affection, c'est de l'amour que les gens auraient pour toi. Quant aux beaux jeunes gens, tu aurais, non pas à les solliciter, mais à subir leurs sollicitations; tu n'aurais rien à craindre, mais tu ferais craindre aux autres qu'il ne t'arrive quelque malheur;

12. — tu aurais des sujets qui t'obéiraient volontairement et tu les verrais veiller d'eux-mêmes sur toi; en cas de danger, tu trouverais en eux, non seulement des alliés, mais des défenseurs et même zélés; tu serais comblé de présents et tu ne manquerais pas de gens dévoués avec qui les partager, tous se réjouiraient de ta prospérité et tous se battraient pour tes intérêts comme pour les leurs propres.

13. — « En fait de trésors, assurément, tu aurais toutes les richesses de tes amis. Allons, courage, Hiéron, enrichis tes amis, tu t'enrichiras toi-même; accrois la prospérité de la cité, tu augmenteras ta propre puissance; gagne-lui des alliés.

14. — Regarde ta patrie comme ta famille, tes concitoyens comme des camarades, tes amis comme tes propres enfants, tes enfants tout à fait comme ta vie; efforce toi de les vaincre tous par les bien-faits.

15. — Car si tu l'emportes par tes bienfaits sur tes amis, tu n'as pas à craindre que les ennemis puissent te résister. Si tu fais tout ce que je viens de te dire, sache que tu auras acquis le bien le plus beau et le plus précieux du monde: tu seras heureux sans être envié. »



15. — Si, en effet, tu surpasses tes amis par les bienfaits, il n'y a pas de danger que tes ennemis puissent te résister. Si tu fais tout ce que je te dis, sache bien que tu posséderas le bien le plus beau et le plus précieux au monde: ton bonheur ne fera pas d'envieux. »

